

(suite)

## II. - La Valeur Intellectuelle

Aujourd'hui où l'Algérie nous a donné tant d'hommes de valeur dans tous les domaines de l'intelligence, du savoir, de la vie sociale, il paraît superflu d'affirmer les dons intellectuels des indigènes. Mais il n'est peut-être pas inutile de citer à ce sujet le témoignage non d'un artiste, mais d'un officier qui servit brillamment en Algérie sous la monarchie de Juillet et le second Empire, le général da Barail :

« Les jeunes Arabes, dans les écoles et les collèges où ils ont la chance de tomber sur des maîtres qui les aiment, qui se dévouent à eux, apprennent avec une facilité, une rapidité incroyables, et il serait très possible, si on le voulait bien, d'en mettre, chaque année, un certain nombre en état de subir victorieusement les épreuves des concours et des examens.

« On dit, je le sais, que l'Arabe retient tout ce qu'on lui enseigne jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, mais qu'à cet âge son intelligence semble s'endormir, et qu'il ne peut plus dépasser le niveau rapidement conquis. On attribue ce phénomène à une cause commune à tous les pays d'Orient: les écarts de mœurs qui signalent l'âge de la puberté, la vie de harem. Je ne nie pas, loin de là, que dans l'éducation arabe il y aurait des déboires et des pertes; mais, cependant, on a des exemples, de jour en jour plus nombreux, qui prouvent que l'Arabe n'est point si réfractaire à notre mouvement intellectuel. Il y a, à Alger, des médecins indigènes qui ont leur diplôme de docteur de nos grandes Facultés. Or, un peuple qui

fournit des médecins peut fournir des ingénieurs, des jurisconsultes, des administrateurs; car, de toutes les branches dû savoir humain, la médecine est certainement celle dont l'étude entraîne le plus grand effort intellectuel. Ce n'est donc pas une utopie que je poursuis, en insistant sur un système qui, s'il était adopté et poursuivi avec persévérance malgré les accidents passagers, produirait un grand effet sur la population de l'Algérie et nous vaudrait plus qu'un - demi-siècle de guerre. (1) »

(1) Général Du BARAIL. - Mes souvenirs. Paris, Plon, 1897, in-8o Tome 1, p. 405 et 406.

## III. - L'Amitié

Peut-on trouver un plus bel éloge de l'amitié que celui qui est contenu dans cette chanson berbère ?

« Le troubadour, Si Hammon, chante l'amitié en jolis vers chelleuhs. El Hadj Omar voulut bien me les dire :

« Que Dieu garde Si Hammon, le chanteur :

« La balle de l'embusqué est plus amère que tout.

« Les larmes de l'ami qui pleure sont amères.

« Le laurier-rose est amer; qui jamais l'a mangé et trouvé bon ?

« Moi, je l'ai mangé pour mon ami; il n'était pas amer.

« Il ne dira jamais, celui qui n'a pas d'ami:

« J'ai été heureux. »

« Parce que, la vie, ce sont les amis  
qui la font passer.

« Celui qui a le cœur brisé, qui le  
guérira ?

« Sinon le sourire de l'ami, ou sa  
parole.

« Le cœur qui n'a point à qui parler,

« Mieux vaut, pour lui, l'exil ou même  
la mort.

« Le fusil ne se sépare pas de la balle.

« Les yeux peints ne se séparent point  
de l'antimoine.

« Le cœur ne se sépare pas de ses  
amis,

« Jusqu'à ce qu'ils entrent sous terre.  
(2) »

(2) Docteur Paul CHATINIERES. - Dans le  
Grand Atlas marocain. Paris. Plon, 1919,  
in-18, p. 95.

*(à suivre)*